This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

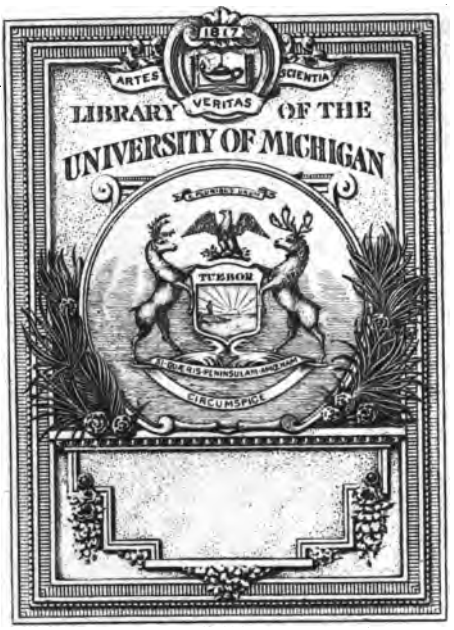
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

947,337


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Jones, Sir William

DISSERTATION

SUR LA

LITÉRATURE ORIENTALE.

اطلبوا العلم ولو كان بالصين

Cherchez le ſavoir fut-il à la Chine.

A LONDRES:

Chez P. Elmsly, dans le Strand; & Richardson & Urquhart, ſous la Bourſe Royale.

M.DCC.LXXI.

809
J79

English
Hill
524.80
70710

1-23-51/MFP

DISSERTATION

SUR LA

LITÉRATURE ORIENTALE.

UN roi de Siam ne pouvoit pas s'imaginer qu'il y eût dans le monde un autre roïaume que le ſien. Il avoit, à la vérité, ouï parler d'une race d'animaux qui habitoient l'Occident ; mais il n'en avoit jamais vû : car ce n'étoit point à lui que Louïs XIV. envoïa des miſſionaires avec la ſinguliére propoſition d'abolir le culte de ſes ancêtres, et de croire à des myſtéres malgrè lui. Ses courtiſans lui diſoient que cette race n'étoit qu'une race de ſinges ; ſes prêtres ajoutoient qu'elle n'admettoit pas les metamorphoſes du grand

MFP

Fum Chi Ham ; et ſes philoſophes aſſuroient, que, ſelon des traditions très anciennes, chaque habitant de ce païs barbare n'avoit qu'un œil au milieu du front. Le roi aïant (comme il le devoit) ajouté foi à ces diſcours, ce fût depuis un dogme fondamental des Siamois que les Occidentaux n'avoient qu'un œil. Nous ſommes à l'égard des Orientaux à peu près dans le cas où les habitans de Siam étoient au notre. Si le peu que nous connoiſſons de leur figure nous empêche de dire qu'ils n'ont qu'un œil, nous faiſons pis, car nous leur dénions le goût et l'ame.

L'abſurdité du vulgaire de traiter avec mépris des nations éclairées parce qu'il ignore leur mérite, eſt ſemblable à celle de ſuppoſer que la lumiére ceſſeroit au delà de notre petit horiſon. Tels ſont, pourtant, les préjugés humains, et l'aveuglement où ils nous plongent ; mais ne ſeroit-il pas poſſible de les diſſiper dans le cas dont il s'agit ? ne peut-on pas du moins prouver combien ils ſont mal-fondés ? C'eſt ce qu'on ſe propoſe d'eſſaïer, et d'examiner dans cette diſſertation.

Toute

Toute la litérature conſiſte en trois branches ; l'hiſtoire, ſoit civile, ſoit naturelle ; la philoſophie, ſoit qu'elle ait pour objet la connoiſſance de l'homme, ſoit qu'elle étende ſa vûe ſur tout l'univers ; la poëſie, ſoit qu'elle parle le langage des paſſions impétueuſes, ſoit qu'elle nous faſſe la deſcription pictoreſque de la belle nature, ou le récit métrique de quelque action intéreſſante.

Tout le monde eſt unanime ſur l'utilité de l'hiſtoire, et de la philoſophie ; il n'en eſt pas de même ſur la poëſie, et les ouvrages de pure imagination. Ce qui n'eſt qu'un amuſement, vous dira un raiſonneur ſevére, et qui ne contribue en rien aux vertus morales, doit être proſcrit d'une bonne éducation. Si cette maxime, digne d'un Viſigoth, étoit reçüe ſans être diſcutée, que deviendroient les belles lettres et les beaux arts ? Repliquera-t-on que la vie eſt courte, que le tems eſt précieux ? on pourroit répondre à cela, que pour la plûpart des hommes la vie eſt miſerable, et le tems ennuieux, et que ce n'eſt qu'un tiſſu d'a-

muſemens qui nous fait ſupporter avec moins d'amertume le mal de vivre. Mais il vaut mieux enviſager les choſes ſous un aſpect plus riant, ſans être moins utile. Il vaut mieux prouver que l'amour des belles lettres eſt la meilleure reſſource que nous aïons contre les paſſions qui nous aſſiégent ſans ceſſe, et contre les amorces du vice. En effet, parcourons d'un œil tranquille les diverſes claſſes d'hommes, nous les verrons perpétuellement occupés de divertiſſemens frivoles, dans l'eſpoir de ſe ſouſtraire à leurs propres reflexions ; ils cherchent dans le jeu, dans l'étourdiſſemens des plaiſirs bruïans, dans les groſſiéres voluptés, le bonheur qui, comme leur ombre, s'éloigne d'eûx à chaque pas qu'ils font pour s'en approcher. L'homme de lettres, au contraire, ſubjugue le vice en fuïant les chemins trop fraïés qui y conduiſent ; il ne prétend point anéantir ſes paſſions, mais il ſait les diriger ; ſon tems n'a aucun vuide, il s'occupe toujours, et ne s'ennuïe jamais ; la ſolitude n'a rien de triſte pour lui ; s'il eſt aſſailli par quelque tempête, ſon cœur n'en demeure pas moins calme

et

et paiſible ; s'il erre parmi les rochers, ſa gaïeté ordinaire l'accompagne ; avec un viſage ſérieux, il a un eſprit enjoué ; il attend avec réſignation d'être éclairé par la mort, ou plutôt par une nouvelle vie, ſur les vérités dont il n'apperçoit que la lueur.

Quand aux dangers attribués à la poëſie, par la crainte deſquels on voudroit nous priver de cette aimable fleur de toutes les ſciences, ils ſont chimeriques. Le poëte, qui peint le déſordre, et la fougue des paſſions, n'en donne pas un tableau fort ſéduiſant ; et celui qui exprime les tendres ſentimens n'eſt point à redouter, puiſqu'il parle le langage de la nature, auquel la ſaine philoſophie n'a jamais fermé l'oreille. D'ailleurs, la plûpart de nos libertins ſavent à peine ce que c'eſt que la poëſie, et le libertinage n'en va pas moins ſon train. On n'a jamais vû qu'un jeune homme ait été excité à la débauche par un roman de chevalerie, ni même par une ode d'Anacreon. Après avoir lû l'Arcadie de Sidney, cet ouvrage délicieux, nous n'irons pas chercher une Pamela et une Philoclée parmi les

filles

filles perduës ; nous nous flatterions, tout au plus, de trouver quelque reſſemblance à ces êtres ſi parfaits et ſi imaginaires parmi les femmes vertueuſes.

En voilà aſſez, et peut-être trop, pour l'apologie de la litérature en général ; nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut ſur celle des Orientaux en particulier.

Examinons donc les ouvrages de ces peuples ſur ces trois ſujets ; l'hiſtoire, la philoſophie, et la poëſie.

On ne ſauroit diſconvenir que l'Aſie n'ait été le théatre de pluſieurs evénemens mémorables ; qu'elle ne ſoit ornée des plus belles productions de la nature ; qu'elle n'ait été illuſtrée par un grand nombre de guerriers experimentés, de ſages conſeillers, de rois vertueux. Il ſuffit donc aux hiſtoriens Aſiatiques d'être éclairés, et ſans prévention, pour que leurs hiſtoires ſoient intéreſſantes. Il y a plus ; elles ſont auſſi élegantes que ſublimes. Les narrations ſéches & inſipides prennent ſous la plume de ces

ces puiſſans génies des beautés et des charmes. On ne doit pas juger de ce que nous avançons ici par l'hiſtoire de Nader Chah qu'on vient d'imprimer à Londres; la ſéchereſſe et la monotonie étoient inévitables dans un ſujet traité comme un journal militaire: mais c'eſt un recueïl précieux de matériaux pour une hiſtoire raiſonnée de l'homme le plus extraordinaire qui ait parû dans ce ſiécle, ſans en excepter les deux fameux rivaux Charles XII. et Pierre le Grand.

Mais que pourroit-on objecter contre l'hiſtoire de Tamerlan écrite par Ebn Abi Arabchah, laquelle eſt entre les mains de tous les ſavans, et donc le public même a eû quelque idée par la traduction de M. Vattier?

Pour apprécier equitablement le mérite des hiſtoires Orientales, il faut lire les œuvres d'Aboulfeda le Xenophon de l'Orient, & d'Isfahani qui en eſt le Thucydide; et pour avoir une idée de la fécondité de ces hiſtoriens, on n'a qu'à feuilleter

les

les volumes immenſes de Mirkhond et de Noveiri.

En matiére de philoſophie morale les Orientaux ne cédent le prix à nulle autre nation ; témoin l'excellent livre de Calileh va Demnah, qui a été traduit dans toutes les langues connuës. L'imitation Perſanne de cet ouvrage par Cachefi, ainſi que celle en Turc par Ali Tchelebi, eſt embelli de toutes les fleurs de la rhétorique Orientale.

Il faut avoüer que les ſciences abſtraites ne ſont, pour ainſi dire, que dans leur berceau chez les Aſiatiques, mais nous n'avons pas beſoin d'y recourrir, pendant que nous avons les précieux volumes de Newton, de Leibnitz, de Wallis, de Halley, de Bernouilli, et de pluſieurs autres qui laiſſent bien loin derriére eûx les Archimédes et les Ptolemées. Ce n'eſt pas que les Orientaux n'aïent eû de très-habiles mathématiciens, et d'excellens aſtronomes ; mais ces ſciences n'ont jamais atteint parmi eûx

eûx, au point de perfection où les grands hommes dont on vient de parler les ont élevées.

Tout le monde a ouï parler des médecins Arabes, mais l'auteur n'a lû qu'un ſeul de leurs ouvrages *, et n'oſe prononcer à ce ſujet; il ſait ſeulement que le nom célébre d'Abou Sina ne ſera pas facilement oublié. L'Aſie produit en grande quantité des racines et des herbes médicinales; pluſieurs drogues ſalutaires y ſont en uſage; on en trouve la deſcription, et l'énumeration de leurs vertus, dans un grand nombre de livres. Ces livres ne pourroient-ils pas être très-avantageux au progrès de l'art conſervateur de l'eſpéce humaine?

Paſſons à la poëſie, dans laquelle brillent principalement l'eſprit et la vivacité de ces nations.

* *Le Banquet des Médecins*, par Ebn Botlan, ouvrage très-ſingulier, et très-agréable.

On n'a pas deſſein d'étaler ici les différens genres de poëſie Aſiatique, dont le traducteur de Mirza Mahadi a déjà donné quelques exemples. On tâchera ſeulement de répondre à quelques objections auſſi injuſtes que mal-fondées.

Les Européens, pour l'ordinaire, traitent les Orientaux en ſauvages ignorans et groſſiers, dont la poëſie n'eſt que la fougue et le déréglement, et dont les écrits ſont dépourvûs de graces, de délicateſſe, et d'élégance. On pourroit oppoſer à ces critiques que tous les hommes aïant les mêmes paſſions les expriment de la même manière; et que la différence n'eſt que dans les idiomes dont ils ſe ſervent; mais ce n'eſt point aſſez. Tous les hommes ont bien, ſi l'on veut, le germe des mêmes paſſions; cependant ces paſſions ont mille modifications et nuances ſelon la diverſité de leurs habitudes, de leur éducation, et de leurs climats. Or ces trois choſes paroiſſent concourir en faveur des poëtes Orientaux, et doivent les mettre au deſſus des notres. Habitués dès l'enfance à mépriſer les langues

des

des autres nations, les Asiatiques s'appliquent uniquement à cultiver les leurs. Ce fût là le grand avantage qu'eûrent les anciens Grecs, leſquels conſacrérent leurs plus beaux jours à perfectionner ces ouvrages ſublimes, où l'élégance du langage eſt proportionnée à la grandeur des ſentimens.

Le mépris des Orientaux pour notre littérature eſt auſſi injuſte que celui que nous affectons pour la leur: nos préjugés viennent de la même ſource; de l'amour propre, et de l'ignorance: profitons de leurs travers, et corrigeons les notres.

Les Arabes et les Perſans, élevés dans un loiſir doux et paiſible, ſe livrent à leurs différens génies; et pendant que les uns donnent l'eſſor à leur imagination bouillante, les autres ſuivent le chemin plus épineux, mais plus ſûr, de la philoſophie et de la verité. Nés ſous un ciel tranquille et ſerein, entourés de mille délices, les poëtes chantent les objets charmans de la belle nature, pendant que les philoſophes en approfondiſſent les principes; les uns

donnent aux hommes des plaiſirs inexprimables, les autres leur en montrent les ſources. D'un côté les Amralkis, les Zoulremma, les Hafiz, les Nezami, les Meſiki, les Baki, expriment l'emportement des paſſions; de l'autre les Sadi, les Nabi, les Attar, inſpirent l'amour de la vertu; les Antarah, les Ferdouſi, les Aboulola, s'élévent ſur les aîles du ſublime juſqu'à la region de l'héroïſme *.

* On n'a pas mentionné ici la milliéme partie des poëtes, hiſtoriens, et philoſophes Orientaux. Ceux qui déſirent d'en connoître d'avantage peuvent conſulter l'ouvrage profond et intéreſſant de M. d'Herbelot; et les voïages inſtructifs et agréables du chevalier Chardin: ils feront bien auſſi de jetter un coup d'œil ſur les catalogues de la Bibliothéque du roi de France, de l'Eſcurial, de celles de Leyde et d'Oxford. On ſera bientôt à portée de voir les richeſſes de cette derniére par les ſoins d'un homme auſſi ſavant qu'infatigable, qui y travaille actuellement. Nous voulons même qu'ils feuillétent ſans ceſſe les écrits des Golius, des Pocock, des Schultens, et des Reiſke; écrits, où l'on trouvera beaucoup d'érudition, mais, peut-être, un peu trop d'étalage.

Ceux

Ceux qui ne ſavent pas les langues des Orientaux, ſont des juges incompétens de leur poëſie. Ils reſſemblent à ces érudits qui prétendent décider ſur le mérite de la muſique des Grecs ſans ſavoir ce que c'eſt q'un mode, ou combien il y en avoit parmi eûx. Je n'oublierai jamais ce que dit M. de Voltaire de ceux qui ne connoiſſent la poëſie et les mœurs étrangéres que par des traductions et ſur des ouï-dire, et les condamnent ſans preuves : " Ils ſont, dit-il, " commes des aveugles qui aſſureroient " qu'une roſe ne peut avoir des couleurs " vives, parce qu'ils en compteroient les " épines à tâtons."

Mais voici une expérience qui obviéroit à cette erreur, et dont on conſeille l'eſſai. Qu'on prenne deux odes, l'une Arabe ou Perſanne, l'autre Grecque ou Latine ; qu'on les faſſe traduire preſque mot à mot dans une langue uſitée, ſans aucun ornement ni palliation ; qu'on accorde ce qui eſt dû à la diverſité des idiomes, des lieux, et des coutumes des deux côtés également, et qu'en-

qu'enſuite on prononce ſans préjugé entre les productions des Orientaux, et les ouvrages que nous admirons tous les jours.

Eclairciſſons cette idée par un exemple.

Dixiéme ODE d'Hafiz.

Le poëte Perſan ſupplie le Zéphire de reprocher à ſon ami ſon peu d'attention et ſon indifférence. Dans le dernier couplet il parle très-favorablement de ſes propres vers, inſinuant que toute la nature en eſt charmée, excepté l'objet de ſon attachement.

" Zéphire, dis tendrement à ce che-
" vreuil délicat, c'eſt toi qui nous fais
" déſirer les collines et les déſerts.

" Pourquoi ce marchand de ſucre (puiſſe ſa vie être prolongée !) ne regrette-
" t-il pas l'abſence du perroquet au bec-
" ſucré ?

" Eſt-ce l'arrogance de ta beauté, O
" roſe, qui ne te permet pas de demander des nouvelles du roſſignol amoureux ?

" Les

" Les belles qualités de l'ame ſont les
" piéges d'un cœur inſtruit : on ne prend
" pas un oiſeau prudent avec des filets et
" des lacqs.

" Lorſqu' aſſis avec tes compagnons tu
" bois un vin exquis, ſouviens-toi de tes
" amis qui traverſent les déſerts.

" Je ne ſai par quelle raiſon la jeuneſſe,
" à la taille de ciprès, aux yeux noirs,
" au teint brillant comme la lune, n'a
" pas la couleur de la ſincerité.

" Le ſeul reproche qu'on puiſſe faire à
" tes charmes, c'eſt que ton aſpect raviſſant
" n'eſt paſt décoré d'un cœur fidéle.

" Eſt-il étonnant, que les êtres celeſtes
" ſoient émus par les chants d'Hafiz, et
" que ſa melodie faſſe danſer les aſtres ?

ODE

ODE XXXII.

Du premier livre d'HORACE.

" Nous t'implorons, O ma lyre ! ſi au-
" trefois dans notre loiſir ſous l'ombre des
" bois nous t'avons fait reſonner à des
" chants qui pouvoient vivre cette année et
" pluſieurs autres, accorde-nous à preſent
" une ode Romaine ?

" Toi, qui fûs d'abord accordée par le
" citoien de Leſbos, lequel quoiqu'ardent
" dans la guerre, et au milieu des armes,
" où lorſqu'il avoit attaché au rivage hu-
" mide ſon vaiſſeau agité,

" Chantoit Bacchus et les Muſes, Ve-
" nus et l'Enfant qui s'attache toujours
" à elle, et Lycus avec ſes attraïans yeux
" noirs, et ſa noire chevelure.

" O écaille, ornement de Phébus, ſi
" agréable dans les feſtins de Jupiter, O
" doux ſoulagement aux ennuis, toutes les
" fois que je t'invoque comme je le dois,
" reçois mon homage."

Donnez

Donnez cette ode à quelqu'un qui ne ſache pas le Latin ; qui ignore qu'Alcée étoit l'habitant de Leſbos dont il eſt fait mention, et que ce poëte eſt appellé citoïen par excellence ; qui ne ſente pas l'epithéte *Latinum*, laquelle paroit ſi inutile dans la traduction ; et il croira cette piéce de poëſie d'une compoſition auſſi baroque que découſuë : c'eſt là une expérience que l'auteur a faite. Au contraire, montrez l'original de la même ode à un homme de goût qui l'entende, il y trouvera des beautés qui le charmeront, des expreſſions heureuſes, une vivacité admirable, une mélodie douce et coulante.

Par les mêmes raiſons, la ſeconde et la troiſiéme ſtances de l'ode Perſanne ſeroient inintelligibles à un lecteur Européen, qui ignoreroit que le poëte ſe compare à un perroquet et à un roſſignol, et ſon ami à un marchand de ſucre et à une roſe, à cauſe de ſa douceur et de ſa beauté. Tout le monde ſait la fable du roſſignol et de la

roſe, à laquelle Hafiz fait ici une alluſion élégante.

L'auteur ne doit rien décider au ſujet de ces deux odes ; ce n'eſt pas à lui à régler le goût de ſes lecteurs. Il demande ſeulement laquelle des deux eſt écrite avec cette ſimplicité charmante, qui fait un des principaux agrémens de la poëſie et de tous les beaux arts : il aſſure auſſi que la plûpart des odes Perſannes ſont compoſées avec la même facilité et la même délicateſſe.

On trouvera, ſans doute, qu'Hafiz parle ici de ſon ami dans des termes trop ardens et trop paſſionnés pour la ſimple amitié. Des commentateurs prétendent que les odes de ce genre ſont emblématiques, et ne veulent exprimer que l'amour divin, et les perfections du prophéte de la Mecque ; à peu près comme le Cantique des Cantiques renferme ſous des figures très-voluptueuſes les myſtéres les plus ſublimes. Quoiqu'il en ſoit, les poëtes Perſans et Turcs n'aïant guéres

guéres l'occaſion de voir les femmes qu'on tient renfermées dans les ſerails, et ne pouvant peindre que ce qu'ils ont vû, ſont obligés d'emprunter leurs images de la beauté de l'autre ſexe ; il n'en eſt pas de même des anciens poëtes Arabes, contemporains de Mahomet, qui n'étalent dans leurs vers que les charmes des filles de leurs tribus.

On peut encore alléguer que l'amour qui anime les poëtes Perſans n'eſt qu'un amour vertueux, et ſeulement exaggeré par la poëſie. D'ailleurs, ceux qui ont lû le Banquet, le Phédre, et les Amans de Platon, ſavent bien que de pareilles expreſſions ſont tolérées par les plus ſages philoſophes, leſquels ne ſuppoſent pas les eſprits aſſez déréglés, et les cœurs aſſez dépravés pour les prendre à la lettre.

Quant à pluſieurs autres objections chimériques qu'on fait contre la litérature Orientale, nous y répondrons en tranſcrivant les termes dont ſe ſert un illuſtre ſa-

vant qui a daigné traduire du Turc en François un traité ſur l'art militaire *. C'eſt mettre un prix à cette diſſertation que de le citer. " C'eſt un abſurde et ridi-
" cule préjugé, tout général qu'il eſt, de
" croire que les Mahométans ſont igno-
" rans par principe de religion, et que
" l'Alcoran leur défend de s'inſtruire, de
" peur qu'ils ne s'apperçoivent de l'abſur-
" dité de leur croyance——— Il eſt vrai
" qu'à l'égard des arts et des ſciences
" proprement dites, les Mahométans ſont
" et avouënt être très-inférieurs aux Eu-
" ropéens——— Mais pour ce qui eſt des
" belles lettres, des piéces de poëſie et
" d'éloquence, ils feroient plus de diffi-
" culté de nous accorder la préférence,
" et quelle que puiſſe être en cela leur
" prévention, il faut convenir qu'ils ont,
" ſur-tout en poëſie, des piéces d'une
" grande beauté dans leurs langues; et

* Voiez une Traité de Tactique, imprimé à Vienne 1769.

" qui

" qui marquent aſſez bien la vivacité, l'i-
" magination, et la delicateſſe de l'eſprit
" de ces nations—— Du reſte, tant s'en
" faut que leur réligion, où leur groſſiéreté
" leur faſſe concevoir du mépris pour les
" lettres et les arts, qu'il n'y a peut-être
" aucun peuple qui ſoit plus curieux, plus
" paſſionné pour les ſciences, ni plus ap-
" pliqué à l'étude, et où le ſavoir donne
" plus de conſideration."

Cette aſſertion n'auroit, peût-être, pas beſoin de preuves pour ceux qui connoitroient celui qui l'a faite, mais ceux qui n'ont point cet avantage ne ſeront pas fachés de lire les ſentimens d'un poëte Turc * ſur ce ſujet:

" Con-

* Nabi Efendi, écrivain fort eſtimé, qui mourut vers le commencement de ce ſiécle. Comme l'auteur n'a pas eû le plaiſir de lire l'original de ce livre Turc, il eſt obligé d'emprunter la traduction de M. Cardonne, qu'il ſuppoſe fidéle (voiez ſes Mélanges de Literature Orientale). Il exhorte ce ſavant homme de perſiſter dans

" Conſacrez, mon fils, l'aurore de vo-
" tre raiſon à l'étude des ſciences ; elles
" ſont d'une reſſource infinie dans le cours
" de la vie ; elles forment le cœur, po-
" liſſent l'eſprit, et inſtruiſent l'homme
" de ſes devoirs. C'eſt par elles que l'on
" parvient aux honneurs et aux dignités ;
" elles nous délaſſent et nous amuſent
" dans la proſpérité, et deviennent notre
" conſolation dans l'adverſité. Je ne fini-
" rois point, ſi je voulois entrer dans le
" détail de tous les avantages qu'elles ren-
" ferment ; mais en vain, ſans une appli-
" cation continuelle, vous voudrez acqué-
" rir les ſciences ; elles ſont filles du tra-
" vail, eſt ce n'eſt que par ſon moïen que

---

dans ſes études Orientales, et d'enrichir le public de ſes découvertes. Il ſeroit à ſouhaiter que ce Traducteur habile eût voulu imprimer l'original du traité charmant de Nabi Efendi. Ses contes tirés de l'Humaiun Namé, ou du Livre Auguſte, ont été longtems connus en Europe, ſans qu'il le fût : et ceux qu'il a pris dans le livre élégant nommé Le Deſſert des Califes, ne ſont pas traduits aſſez litéralement.

" vous

" vous pourrez obtenir leur poſſeſſion.
" Tâchez de vous orner l'eſprit de toutes
" ſortes de connoiſſances ; il ſe preſente
" dans le cours de la vie une infinité
" d'occaſions, où elles deviennent néceſ-
" ſaires. Quelle immenſe diſtance n'y
" a-t-il point du ſavant à l'ignorant ! La
" lumiére la plus éclatante comparée avec
" les ténébres les plus épaiſſes, la vie avec
" la mort, et l'exiſtence avec le néant, ex-
" priment foiblement l'intervalle, qui ſé-
" pare l'homme inſtruit de celui qui ne
" l'eſt pas. L'ignorance eſt la ſource em-
" poiſonnée, d'où découlent tous les maux
" qui affligent cet univers, l'aveugle ſuper-
" ſtition, l'irréligion, la barbarie deſtruc-
" trice des arts, marchent à ſes côtés ;
" elle eſt ſuivie de la honte, du mépris,
" et de la baſſeſſe. La langue Arabe, cette
" langue ſi riche, et en même tems ſi an-
" cienne, qu'elle paroit avoir commencé
" avec le monde ; cette langue que parloit
" Abraham, et ſon fils Iſmaïl, et qui, de-
" puis ces patriarches, juſqu'à nous s'eſt
" conſervée dans toute ſa pureté, doit être
" le premier objet de vos études ; mais il ne

" faut pas conſacrer tout le tems de votre
" jeuneſſe à l'apprendre. Les langues ne ſont,
" pour ainſi dire, que les avenues qui con-
" duiſent au temple où réſident les ſciences.
" Méditez, mon fils, les loix divines et hu-
" maines, elles ſont toutes renfermées dans
" l'Alcoran : ces connoiſſances une fois ac-
" quiſes, appliquez vous à la Logique, et
" à la Phyſique. Nourriſſez-vous ſur-
" tout de la lecture des meilleurs auteurs.
" Un oiſeau ſans aîles oſe-t-il s'élever dans
" la région de l'air? Le coquillage pré-
" cieux qui renferme la perle, ne ſe trouve
" point ſur la ſurface de l'eau ; c'eſt au
" fond de la mer, et à travers mille dan-
" gers, qu'il faut aller le pêcher."

Nous avons montré le ſavoir des Orientaux ; faiſons voir leur goût ; et ajoutons deux chapitres du même Nabi, traduits par le même ſavant homme.

Sur la POESIE.

" Avant de courir, mon fils, la pénible
" carriére de la poëſie, il faut conſulter
" vos forces : ſi vous ſentez au-dedans de
" vous-même ce feu divin qui embraſe
" les grands poëtes, livrez-vous alors à
" votre génie. Nourriſſez d'abord votre
" eſprit par la lecture de ceux qui ont
" excellé dans l'art des vers. Néfi et Baki
" tiennent le premier rang parmi les Turcs.
" La Perſe, fertile en beaux eſprits, a pro-
" duit un grand nombre de bons poëtes.
" Quelle pureté et quelle force ne trouve-
" t-on pas dans Saïb, et dans Kelimi ?
" Giami, Nouri, et Khakani brillent de
" mille beautés que l'on ne peut décrire.
" Sadi, comme un tendre roſſignol, fait
" retentir les bocages de ſes accens mé-
" lodieux. Chevket, ſemblable à un
" aigle, éléve ſon vol ambitieux juſqu'au
" ciel. Hafiz chante l'amour, et le doux
" jus de la treille, tandis qu'Atter tâche
" de rendre les hommes plus vertueux par
" les preceptes de la plus ſublime morale.

" Les Arabes n'ont pas cultivé la poëſie
" avec moins d'ardeur que les Perſans :
" ils ont même plus de cet enthouſiaſme,
" de cette fureur poëtique *, qui ſaiſit,
" échauffe, et enléve le cœur. Leur ſtyle
" eſt impétueux ; leur imagination vive
" peint avec force les objets, et ils mettent
" dans leur vers toute la chaleur du climat
" qu'ils habitent. Ils reſſemblent à un
" diamant qui étincelle de mille feux ;
" mais pour ſentir leur beauté, il faut en-
" tendre leur langue. Quiconque veut at-
" teindre la perfection, doit ſavoir parfaite-
" ment l'Arabe et le Perſan : ces deux
" langues ſont comme les aîles avec leſ-
" quelles un poëte, qui veut prendre ſon
" eſſor, peut s'éléver dans les airs : ſans leur
" ſecours il rampera toujours par terre.

" Voulez-vous, mon fils, que vos vers,
" eſtimés de vos contemporains, paſſent

J'ai omis cette parenthéſe, *Si j'oſe ainſi m'exprimer.* Le traducteur l'a ſans doute ajoutée. Un poëte ne fait jamais l'apologie de ſes expreſſions : il oſe tout.

" à

" à la poſtérité ? Que toujours la rime ſoit
" d'accord avec la raiſon ; que ſous un
" embléme ingénieux, ſous une allégorie
" fine, ils renferment une vérité utile ;
" qu'ils contribuent enfin à rendre les
" hommes plus vertueux. Le jardin de
" la poëſie eſt ſec et aride, s'il n'eſt arroſé
" des eaux de la philoſophie.

" La plûpart de nos poëtes médiocres
" ne parlent que de narciſſes, de boucles
" de cheveux, de vin, et de roſſignols.
" Veulent-ils faire le portrait de la Beauté
" imaginaire dont ils ſont épris, ils la com-
" parent tantôt au printems, tantôt à une
" prairie émaillée. Ses lévres ſont comme
" la roſe, et ſon teint comme le jaſmin.
" Serviles et froides imitateurs, leur imagi-
" nation languiſſante ne leur préſente point
" de nouvelles images ; ils n'oſent marcher
" par un chemin qui n'a pas été tracé.

" La verité, mon fils, n'a pas beſoin
" de la ſatyre, pour nous faire enten-
" dre ſa voix. N'occupez donc jamais
" votre muſe à ce genre de poëſie.
" Un ſatyrique de profeſſion eſt redouté

" de tout le monde, et perſonne ne croit
" être à l'abri des traits malins de ſa
" plume. La haine, l'envie, ſe dechainent
" contre lui, et les maux que lui cauſent
" ſes vers mordans le font repentir mille
" fois de s'être livré à ſon génie cauſ-
" tique."

On a vû ce Nabi Efendi, comme un philoſophe ſublime, et comme un critique judicieux ; on verra maintenant réüni dans le même caractére le poëte et l'homme de goût.

Sur le PRINTEMS.

" Le printems, mon fils, eſt la plus
" belle de toutes les ſaiſons ; la nature, qui
" paroiſſoit expirante, pendant les rigueurs
" de l'hiver, ſe ranime, et prend une vie
" nouvelle. Tous les êtres qui la com-
" poſent ſont dans un doux mouvement,
" et tout annonce une révolution géné-
" rale. La ſéve dans les végétaux, et le
" ſang dans les animaux, circule avec plus
" de rapidité. Les arbres ſe parent de
" leurs

" leurs nouveaux vêtemens, et les prés
" ſont émaillés de mille fleurs naiſſantes.
" Les ruiſſeaux dont l'onde captive paroiſ-
" ſoit enchainée par les noirs aquilons,
" briſent leurs chaines à l'approche des
" doux Zéphirs. Les oiſeaux chantent
" leurs plaiſirs, et font retentir les bois
" de leurs ramages amoureux.

" Livres-vous, mon fils, à tous les
" charmes de la belle ſaiſon. Abandon-
" nez alors la pompe des cités, pour ha-
" biter les humbles campagnes. Elles ont
" été le premier ſéjour de l'homme ; l'on
" y goute des plaiſirs moins brillans, peut-
" être, mais plus purs que ceux que l'on
" priſe tant dans les villes. C'eſt là où
" le philoſophe, après avoir contemplé la
" nature, ne peut s'empêcher d'admirer la
" grandeur de Dieu dans ſes ouvrages *.

* Ceci eſt très-conforme aux ſentimens de Milton, dans ſon Traité de l'Education, où il parle du printems, et de la muſique.

" Les

" Les prairies et les forêts ne laiſſent
" point de triſteſſe dans le cœur de l'hom-
" me. Eſt-il un lieu plus favorable aux
" amans, et où ils puiſſent mieux entre-
" tenir leur douce rêverie ? Tous les ſens
" ſont flattés à la fois ; les yeux par la ver-
" dure, l'odorat par le parfum qu'exhalent
" les fleurs, et le chant du roſſignol fait
" les délices d'une oreille ſenſible. Que
" la muſique ait de l'empire ſur vôtre ame ;
" abandonnez-vous à toutes ſes impreſ-
" ſions ; qu'elle vous enléve et vous tranſ-
" porte hors de vous même. La muſique,
" ainſi que la poëſie, peint les objets à
" l'eſprit. Elle exprime les différentes
" paſſions ; elle a des reſſorts ſecrets, tan-
" tôt pour nous attendrir, tantôt pour
" nous mettre en courroux : l'on diroit
" dans ces inſtans que le cœur eſt d'intel-
" ligence avec les oreilles *?"

Tout

* N'eſt-il pas étonnant qu'un Turc s'exprime avec plus d'enthouſiaſme ſur la muſique, qu'aucun muſicien avant Rouſſeau ? Ne diroit-on pas que Nabi Efendi avoit

Tout ce que nous venons de dire et de citer ſuffit pour faire connoître le goût des Mahometans pour les beaux arts. Que ceux qui en doutent encore liſent l'hiſtoire des Turcs par le Prince Cantimir, élevé à Conſtantinople, et très-verſé dans l'architecture, la peinture, et la muſique. On y verra une magnifique deſcription du temple de Selim ; on y apprendra que les portraits de tous les empereurs Ottomans ſont conſervés dans la bibliothéque du ſultan, parmi leſquels Soliman eſt repreſenté aïant à la main un livre de ſes conſtitutions ; por-

---

avoit puiſé ſes idées ſur cet art dans les écrits de ce bouillant écrivain ? " Tout ce que l'imagination peut " ſe repreſenter eſt du reſſort de la poëſie. La pein- " ture, qui n'offre point ſes tableaux à l'imagination, " mais aux ſens, et à un ſeul ſens, ne peint que les objets " ſoumis à la vûë. La muſique ſembleroit avoir les " mêmes bornes par rapport à l'ouïe ; cependant elle " peint tout, même les objets qui ne ſont que viſibles ; " par un preſtige preſqu' inconcevable, elle ſemble mettre " l'œil dans l'oreille," &c. Voiez dans le Dictionnaire de Muſique par Rouſſeau, les articles admirables, *air*, *imitation*, *genie*, *opera*, *expreſſion*, *mélodie*, *unité de mélodie*, &c.

trai-

trait que le prince auteur ajoute avoir fait graver.

Quand à la muſique, elle eſt en grande eſtime chez les peuples de l'Orient ; citons à ce ſujet les propres termes du prince de Moldavie. Comme nous n'avons pas eû le bonheur de lire l'original Latin de cette hiſtoire admirable qui eſt en manuſcript, il faut que le lecteur ſe contente de la traduction de M. Joncquiéres.

" Huſſein fût le Mécénas des Muſi-
" ciens de l'Orient ; il mérite ce titre à
" cauſe qu'il ſe déclara le patron d'Hoja
" Muſicar, qui eſt l'Orphée des Perſes,
" et de ſon diſciple Gulam Arabe. Toute
" la Perſe et la Turquie fûrent enchantées
" de leur mélodie, et de leurs chanſons.
" Le tems fît perdre le goût de la mu-
" ſique, mais ſous Mahomet nous avons
" vû cet art non ſeulement revivre, mais
" même être pouſſé à ſa perfection par
" un noble perſonnage de Conſtantino-
" ple, nommé Oſman Efendi. Il forma
" pluſieurs grands maîtres tant pour la
" voix,

" voix, que pour les inſtrumens. Peut-
" être trouvera-t-on étrange en Europe
" que je reléve ici le goût de la muſique
" chez une nation reputée barbare parmi
" les chrétiens. J'avouë que la barbarie
" regnoit parmi les Ottomans dans l'en-
" fance de leur empire; leurs princes
" n'aïant alors d'autres penſées que d'é-
" tendre leur domination: mais le tems
" aïant mis fin à leurs premiéres con-
" quêtes, les arts, fruits ordinaires de la
" paix, ont trouvé place à leur tour dans
" ces eſprits juſques-là féroces: la poli-
" teſſe aujourd'hui s'y fait tellement re-
" marquer, qu'on n'y apperçoit pas la
" moindre trace de ſon ancienne groſſiére-
" té. J'oſe même avancer que la muſique
" des Turcs eſt beaucoup plus parfaite
" que celle de l'Europe du côté de la
" méſure, et de la proportion des mots."

Le prince Cantimir n'auroit-il point vû un opéra François?

Il eſt prouvé, ce nous ſemble, que les lettres et les beaux arts ſont dans la plus

grand eſtime chez les Orientaux. A ces preuves ajoutons-en une autre encor plus convainquante. Ce ſera les propre paroles de Mahomet, qu'on a choiſies pour l'épigraphe de cet ouvrage : " Cherchez le " ſavoir fût-il à la Chine *. Le même légiſlateur diſoit auſſi, " Le ſavoir eſt per- " mis à tous les croïans, et à toutes les " croïantes." Quoi ! dira-t-on, ſont-ce là les préceptes de ce groſſier et ſanguinaire impoſteur ? de Mahomet ! Ouï ; de Mahomet, ce héros éloquent et vertueux ; car en verité ces derniers titres lui ſont dûs, quoiqu'en diſent les bourreaux Dominicains. On n'entreprend point de juſtifier l'impoſture de ſa religion, ni ſa prétenſion au don de prophétie, mais ſa fraude ſeroit peut-être la ſeule choſe qu'on pour-

* Quoique Mahomet ne parle ici de la Chine que métaphoriquement, nous pourrions l'entendre à la lettre : car nous ſommes perſuadés que la littérature Chinoiſe ſeroit auſſi utile qu'intéreſſante. On n'a qu'à lire les ouvrages moraux de Confucius traduits par le Pére Couplet pour s'en convaincre.

roit

roit lui reprocher, après avoir fait le procès à Numa ſur ſes prétendus entretiens avec la nimphe Egérie. En effet, on ne trouve pas que Mahomet fût noirci d'aucun vice ; ſes talens pour la guerre, ſes vertus morales, ſa ſagacité, le mettent au niveau des Alexandre, des Solon, et des Lycurgue ; et ſi l'Alcoran eſt de ſa compoſition, comme cela paroit demontré *, on doit le mettre au rang des plus habiles rhétoriciens ou des plus élegans poëtes. On n'ignore pas l'aſſertion de M. de Voltaire que ce livre fait frémir le ſens commun à chaque page ; heureux s'il n'avoit rien dit de plus faux, et de plus inſultant de notre Sainte Ecriture !

On a parlé juſqu'ici de la richeſſe de la littérature Aſiatique dans tous les genres ; mais cette richeſſe, dira-t-on, ne ſuffit pas pour nous dédommager de la peine d'étudier trois langues

* Il n'eſt pas probable que Mahomet fût aidé dans ſon ouvrage par un moine Neſtorien, et par un Juif, comme on le prétend communément. Ce qui eſt certain, c'eſt que l'auteur de l'Alcoran, quelqu'il fût, n'avoit qu'une idée très confuſe de notre religion, et n'avoit jamais lû l'écriture.

difficiles et baroques. Voilà un préjugé auſſi mal fondé que tous les autres.

Les langues Aſiatiques ſont faciles, ſonores, et muſicales. S'il y a dans le monde une dialecte propre à la poëſie douce et mélodieuſe, c'eſt aſſurément le Perſan, quoiqu'il ſerve avec le même ſuccès pour peindre les tableaux ſublimes. La langue Arabe eſt adaptée aux grandes expreſſions, à décrire les objets frappans, à exprimer les ſentimens impetueux; elle ne manque pas, cependant, ſi le ſujet l'exige, de tendreſſe et de douceur, mais c'eſt la douceur d'une ſultane fiére et majeſtueuſe, tandis que celle de la langue Perſanne reſſemble aux tendres accens d'une bergére aimable. Ce qu'on a dit des langues Perſanne et Arabe, peut être appliqué à l'idiome Turc, dont le ſtile élegant et poëtique emprunte ſes beautés des deux autres, et cache aſſez bien la groſſiéreté de ſon origine Scythe.

Pour ne pas multiplier les citations, et en même tems pour donner quelque preuve de ce que nous avançons, il ſuffit de tranſcrire en caractéres Romains l'original de cette ode d'Hafiz qu'on vient de traduire.

GAZEL.

Seba belutf bogou ân gazâli rânára
Kih ſer becouh va biabán to dadéi mara.
Chekerforouche keh umreche diraz bad tchera
Tefekkedi nekuned touti chekerkhára.
Gorouri hufn idgiázet megher nedád ai gul
Kih porſochi nekuni endelîb cheidára.
Be kholk valutf tuan kerd ſeid ahli nazar
Be bend vadám neghirend murg danára
Tchou ba habîb nichini va badé peimáï
Be yád ár harifani badîh peimára.
Nedánem ez tche ſebeb reng achenaï niſt
Sehi kadan ſiah tchechem mah ſimára
Dgiuz ein kadar netuan guſt der dgemali to eib,
Kih buï mehr vafa niſt ruï zeibára.
Der âſmán tche âdgeb gher zeguſteï Hafiz
Simâï Zohré beraks âverd Meſihára.

Quoiqu'on ne doive juger de la douceur d'une langue que par l'oreille, nous craignons que la plûpart des lecteurs n'apprécient celle-ci par les yeux ; et qu'ils ne ſoient rebutés par la fréquence des conſonnes

ſonnes & des lettres dures qu'ils y verront. Mais l'organe articule auſſi facilement les *Kh* qu'aucune autre conſonne ; c'eſt la prononciation Toſcane de *Ch* et de *c* dans le mot *cavallo*, qui a quelque choſe de très doux, lorſqu'elle n'eſt pas trop affectée. Cependant, que ceux, qui voudront juger par l'œil de la mélodie d'une langue écrite en caractéres étrangers prennent la peine de lire avec le même déſavantage cette ode de Sapho, ſi eſtimée par les anciens critiques, et ſi digne de l'être.

Phainetai moi kénos iſos theoiſin
Emmen onér hoſtis enantios toi
Hizanei kai plaſion hadu phoneu
Sas hupakouei,

Kai geláïs himeroen, to moi tan
Kardian en ſtatheſin eptoáſen ;
Hós gar eidon ſe brocheas me phonas
Ouden eth' hékei.

Alla

Alla kammeu gloſſa ſeſige, lepton d'
Autika chro pur hupodedromáken,
Oppateſſin d'ouden orépi bombeu-
-ſin d'akoai moi.

Kadd' hidrós pſuchros cheetai tromos de
Paſan agrei chlorotera de poias
Emmi, tethnaken d'oligo 'pideuſa
Phainomai apnous.

Quel galimatias, qui n'a pas le ſens commun, dira-t-on, ah ! c'eſt du Grec. En voilà aſſez dans ce ſiécle pour exciter le rire moqueur de l'ignorance.

Le mérite des livres Orientaux étant démontré, auſſi bien que les beautés des idiomes dans leſquels ils ſont écrits, il reſte peu de choſe à dire ſur la maniére d'apprendre ces idiomes. On aſſurera ſeulement que rien n'eſt ſi aiſé avec un peu d'application, et que pour les ſavoir à fond on n'a preſque (comme le dit trés-bien M. Galand) qu'à le vouloir. Il eſt certain que pour acquerir quelque langue que ce ſoit, il faut être pourvû d'un bon dictionnaire

naire de cette langue ; car pour ce qui regarde la grammaire, tout ce qui en eſt eſſentiel eſt compris en très peu de feuilles.

Nous aurons bientôt ce ſecours pour les langues Orientales par les ſoins de deux imprimeurs Anglois *, qui ont entrepris de donner une nouvelle et belle édition du célébre Theſaurus de Meninſki ; entrepriſe loüable, et qui ouvrira, ſans doute, une ſource intariſſable de ſavoir et d'avantages.

Après qu'on ſera enrichi de ce précieux tréſor, on travaillera de la maniére que Ciceron indique, pour apprendre une langue avec autant de facilité que d'agrément. On commencera par traduire dans ſa langue maternelle un chapitre de quelque auteur Oriental, enſuite on mettra l'original à part, et on gardera ſa traduction ; pour ſe délaſſer on lira quelques pages de M. d'Her-

* W. et J. Richardſon, à Londres.

belot,

belot, et après quelque intervalle on refondra la traduction, et on la remettra dans la langue de l'original à l'aide de l'appendice de Meninſki, et de ſa grammaire, qu'on conſultera avec attention dans le beſoin. Puis aïant fait une comparaiſon attentive on corrigera ſes fautes ſur le modéle qu'on aura pris. En continuant cet exercice une demi-année on ne manquera pas de ſavoir l'idiome de ces langues; on s'enrichira d'une infinité de mots; on apprendra plus d'Arabe ou de Perſan en dix mois qu'on n'en apprendra en dix ans par toute autre méthode. Enfin, on ſaura à fond toutes les langues Aſiatiques en moins de tems qu'il n'en faut pour toucher paſſablement du clavecn: et malgré l'enthouſiaſme de l'auteur pour l'harmonie, ou plutôt pour la mélodie, il peut avancer qu'il aimeroit mieux lire coulamment les poëmes Orientaux que d'être capable de faire des opéras comme Metaſtaſio, ou de les mettre en muſique comme le Pergoléſi.

Mais le plus grand obſtacle qui ſe preſente à l'étude de ces idiomes, c'eſt l'ex-

tréme rareté des manuſcrits Aſiatiques, la plûpart étant renfermés dans les bibliothéques des rois de l'Europe ; et dans celles de nos univerſités. Or, qui peut paſſer tous ſes jours dans ces bibliothéques ? On ne ſauroit y entrer la nuit, qui eſt le tems le plus propre aux études ; et même aux heures où elles ſont acceſſibles, on y eſt détourné par l'impertinence des gens déſœuvrés, où l'intruſion des objets extérieurs. D'un autre côté qui ſeroit aſſez hardi pour entreprendre l'impreſſion de ces manuſcrits, dont les frais ſeroient immenſes ? Tous les poëmes des Grecs, depuis l'Iliade, et les fragmens de Linus juſqu'à Piſidas, et à Jean Tzetzes, avec une traduction Latine, ſont contenûs dans deux volumes in folio, et deux cent volumes de la même groſſeur ſuffiroient à peine pour contenir, ſans la traduction, tous les poëmes Arabes, Turcs, et Perſans, qui ont paſſés par les mains de l'auteur.

Il n'y a qu'un ſeul moïen pour mettre ces ineſtimables ouvrages à la portée de tout le monde. Le voici ; que les monarques, les républiques, les univerſités, les grands,

grands, qui ont du goût, où qui prétendent en avoir, s'efforcent d'établir dans leurs principales villes des imprimeries pour les langues Orientales. Que les imprimeurs aïent ſoin de faire inſtruire leurs fils ou leurs apprentifs dans ces idiomes ; par ce moïen, nous aurons avant la fin du ſiécle des Aldes, des Giunti, des Etiennes, des Callierges, et des Elzevirs, dont les ſavans à venir rechercheront les travaux, et dont les belles éditions orneront le cabinet des curieux. Les excéllens livres ſont les lunes ou les ſatellites, qui éclairent notre planéte ; car on ſait bien qu'il n'y a qu'un ſoleil ; c'eſt le livre des écritures ſacrées : les ouvrages du ſecond rang ſont des étoiles de différentes grandeurs, et de différentes utilités ; les manuſcrits ſont celles de la voïe lactée, dont nous admirons l'immenſité ſans en profiter ; ou plutôt ces ſont des aſtres dont un nuage épais obſcurcit la clarté, et dont il ſeroit à ſouhaiter que les ombres fuſſent diſſipées.

Tels ſont les obſtacles qui s'oppoſent à l'étude des langues Aſiatiques. La litérature Grecque luttoit contre les mêmes difficultés, lorſque, vers le milieu du quinziéme ſiécle, le ciel ſembla ſe déclarer en ſa faveur par la révolution inopinée qui occaſionna ſon progrés. Mahomet ſecond, auſſi grand guerrier qu'homme d'eſprit, aïant pris Conſtantinople, y établit le ſiége de ſon empire. Quelques ſavans Grecs ſe refugiérent chez les princes de l'Italie, eſpérant d'y trouver du ſecours contre le déſolateur de leur patrie. Ils ne réüſſirent pas dans cette entrepriſe, et n'aïant rien de mieux à faire, ils ſe conſolérent, et ſe mirent tranquillement à enſeigner du Grec. De là ſont venûs ces merveilles de ſavoir et d'élégance, qui nous éclairent, et nous charment. De là, en même tems, a procédé ce fatras de ſavantes folies qui inonde l'univers ſous les noms de commentaires, de meditations, de mélanges, de tréſors, d'éclairciſſemens, que la fécondité

des

des Clariſſimi Viri * enfante de jour en jour.

O riviére, en or pur, en perles ſi féconde,
Quel amas de limon obſcurcit ta belle onde!

Tandis que les ténébres de l'ignorance envellopoient l'Europe, les Aſiatiques cultivoient les ſciences et la poëſie. Les rois même avoient beaucoup de goût et d'eſprit; choſe, qui paroîtra apocryphe; mais qui ne laiſſe pas d'être auſſi vraïe, qu'étrange. Ce même Mahomet II. en entrant dans le palais de l'empereur Grec, récita un diſ-

* Perſonne n'a mieux décrit l'eſprit des commentateurs que l'auteur d'une lettre anonyme, où l'on croit reconnoitre les traits de Rouſſeau. " Les commentateurs, dit-il, ſuppriment les choſes eſſentielles, et " étendent celles qui n'en ont pas beſoin; ils ont la " fureur d'interpreter tout ce qui eſt clair; leurs explications ſont toujours plus obſcures que le texte, et " il n'y a ſorte de choſes qu'ils n'apperçoivent dans leur " auteur, excepté les graces et la fineſſe." Voiez la lettre à M. Grimm au ſujet des remarques ajoutées à ſa lettre ſur Omphale.

tique

tique très-élégant, ſoit de ſa compoſition, ſoit de celle de quelque poëte Perſan ; mais qui, peut-être, fût fait ſur le champ ; en voici le ſens litéral :

" L'araignée file ſa toile dans le palais de " Céſar, l'hibou entonne ſon chant lu- " gubre ſur les tours d'Afraſiab *."

Cependant,

---

* Ce couplet eſt cité par le Prince Cantimir ; en voici l'original,

Perdé dari mikuned ber caſri Keiſâr ankebout
Boumi neuhet mizened ber kumbedi Afraſiab

پرده داري ميكند بر قصر قيصر عنكبوت
بومي نوحت ميزند بر كنبد افراسياب

Il eſt impoſſible d'exprimer en François la belle alluſion dans les mots Perſans *Perdedari mi kuned. Perdé* eſt un voile, *perdé dar* celui qui tient le voile, le chambellan, l'officier que les Arabes appellent Emir Hageb. Ainſi *Perde dari* eſt l'office du chambellan ; et *perde dari kerden* veut dire exécuter cet office. *Mi kuned* eſt le tems preſent de *kerden*. De façon que le vers ſignifie " l'araignée fait l'office de chambellan, et tient " le voile dans le palais de Céſar." Afraſiab eſt l'ancien

Cependant, il s'en faloit beaucoup que l'Italie fût alors auſſi poëtique que le monarque Turc. Quand les Laſcaris, les Chalcondyles, les Beſſarion, parloient de la poëſie, et de l'eloquence, on leur répondoit par des " chiméres bourdonnant dans " le vuide," par l'exiſtence poſſible d'un héros, et l'exiſtence réelle d'une puce. Les Grecs étaloient avec ardeur les beautés de Sophocle et de Pindare; les Italiens prouvoient froidement ces beautés (qu'ils ne ſentoient pas) par des ſyllogiſmes en Baroco.

Enfin le ſoleil chaſſa les nuages; le vrai ſavoir l'emporta ſur le faux; les ſyllogiſmes fûrent relégués dans les cloîtres, ou reſervés dans le dix-huitiéme ſiécle pour nos univerſités. Les rois de ce tems aimoient les ſavans, et couronnoient leurs

---

cien roi du Turkeſtan qui envahit la Perſe. C'eſt l'Aſtyage des Grecs, qui ont étrangement corrompu les mots Perſans qu'ils ont adoptés. Cet Afraſiab fût longtems poſſeſſeur de l'Azarbigian, l'ancienne Médie: c'eſt pourquoi il eſt appellé Roi des Medes. Il étoit comme le diſent les Grecs, l'aïeul de Coſrev ou Cyrus.

travaux.

travaux. En fait de litérature Orientale nous ſommes en Europe auſſi ignorans à preſent que l'étoient alors dans le Grec les logiciens de l'Italie ; car, quoique nous aïons eû des hommes très verſés dans les langues Aſiatiques, l'étude n'en a jamais été générale. Nous oſons prédire qu'elle ne le ſera jamais à moins qu'il ne s'éléve parmi nos ſouverains un Leon X. ou un Laurent de Medicis.

Princes de l'Europe, qui préférez les nobles accens de la vérité, à l'hommage ſervile de l'adulation, écoutez les avis d'un homme libre qui s'intereſſe à votre gloire, mais qui ne déſire pas votre protection. Encouragez l'étude des langues Aſiatiques ; étalez devant tout le monde ces précieux tréſors dont vous n'êtes que les dépoſitaires, et qui ne ſont tréſors que lorſqu'ils ſont utiles ; mettez au jour ces manuſcrits admirables qui ornent vos cabinets ſans enrichir votre eſprit, comme les caractéres Chinois ſur les vaſes de porcelaine, dont nous admirons les belles nuances ſans en

pénétrer

pénétrer le ſens. Ignorez-vous que l'or, les diamans, les talens, la vertu même, ne ſont precieux qu'autant qu'ils ſont répandus pour le bien-être de nos ſemblables ? Elévez des colléges, des imprimeries ; n'épargnez pas les récompenſes, les médailles, les lauriers ; faites en ſorte que les beaux jours des Médicis renaiſſent en ce ſiécle ; que vos cours ſoient les ſanctuaires des Mirandoles, des Politiens, des Giraldes ; ouvrez ainſi les ſources cachées de l'érudition, et triomphez de l'Aſie en la couronnant.

Graces à nos belles et ſages loix, ou plutôt à notre ſainte religion qui en eſt la baſe, vous ne ſerez jamais auſſi deſpotiques que les rois de l'Orient * : plût au ciel que vous

* Il ne faut pas croire, cependant, que les philoſophes Orientaux ſoient de vils adulateurs. Ils ſe déchainent dans leurs écrits contre l'injuſtice et la tyrannie. Un philoſophe Arabe étoit à la cour d'un roi auſſi injuſte que deſpotique ; ce roi voulant l'inſulter